# Science et liberté

Autor(en): **Gonseth, F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **53 (1949)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549817

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Science et liberté

par F. Gonseth,
professeur à l'E. P. F. de Zurich

Au temps de ma jeunesse, la science semblait avoir conquis à jamais le « Droit à la recherche de la Vérité ».

Certes, la « Charte des droits de l'homme de science » n'avait nulle part été dressée, proclamée et reconnue — mais en avait-elle besoin? Je n'irai pas jusqu'à dire que l'unanimité des esprits s'était faite pour reconnaître et pour ressentir la recherche d'un savoir toujours plus ample et toujours plus profond comme l'une des plus hautes activités de l'homme; que le monde entier n'avait plus qu'admiration pour la puissance sans cesse accrue dont la science nous met les leviers en main, et que chacun y voyait la promesse d'un bien-être et d'un bonheur universels et prochains. Non, je n'irai pas jusque là. Toutes les oppositions n'étaient pas apaisées, toutes les voix adverses ne s'étaient pas tues: les voix qui dénonçaient la poursuite du savoir pour le savoir comme une menace pour la religion, la trop rapide ascension des techniques comme un danger pour la morale, le dévouement à la science comme une atteinte à la simplicité du cœur, et presque à l'amour du prochain, — sans parler de tous ceux qui opposaient la plénitude humaine des arts et des lettres à l'aridité des méthodes et des résultats de la science. Le concert de ces voix adverses n'était guère écouté. A travers toutes les couches de la société, un souffle animait les sentiments de base qui déferlent parfois en hautes vagues: l'espoir d'un facile bonheur, l'attirance des grands et décisifs secrets, la vénération un peu craintive des « élus »... Quelques-uns tombaient même dans les excès d'un scientisme fanatique qui prétendait trouver dans la Vérité, dans la seule vérité des sciences, la clé authentique des destinés humaines.

* * *

Aujourd'hui?... La marche de la science n'a jamais été aussi rapide, les progrès de la technique se suivent sans repos, sans arrêt, et pourtant, (dans notre monde occidental tout au moins) la grande vague affective qui portait aux nues les élites scientifiques et techniques semble être retombée. Le sentiment général semble s'être retourné.

Certes, je n'irai pas jusqu'à dire que tous les espoirs se sont éteints, que la valeur du savoir n'est plus reconnue, que la pratique des sciences est en discrédit. Ce serait aller beaucoup trop loin. Le concert des voix amies est encore nombreux ; le flot des jeunes qui entendent se consacrer à une carrière scientifique se renouvelle constamment, et les grands noms de la science gardent leur auréole.

Et cependant quelque chose de très fondamental a changé, un nouveau climat s'est formé Dans les sentiments avec lesquels les hommes accueillent aujourd'hui une nouvelle découverte ou une nouvelle invention, la crainte se mêle à l'admiration — et peut-être la crainte est-elle la plus forte.

Depuis que la bombe atomique a fulguré sur Hiroshima, la terreur a glacé l'âme des foules. Elles sentent peser sur elles, chacun sent peser sur soi une menace démesurée, une menace dont l'ampleur et l'horreur dépassent celles des cataclysmes naturels, une menace à la fois artificielle et supranaturelle qui franchit les bornes de ce que l'esprit humain peut envisager sans fléchir. L'homme a pris peur de sa propre puissance. Où cette puissance s'arrêtera-t-elle? Quelque savant n'inventera-t-il pas un jour un éclair capable de fracasser le globe ?

D'un coup la figure de la science, la figure qu'on prêtait à la science changea : ce ne fut plus la Semeuse au regard serein et au geste large, jetant la semence d'un avenir glorieux, ce fut la Méduse avec son regard mortel.

Pendant des années, il n'y eut pas de jour où quelque journal, où quelque revue n'imprimât les mots de science diabolique, de savoir satanique, où le savant ne fût représenté comme un danger mortel, comme l'ennemi public numéro 1. Personne ne s'étonnait plus que tel journaliste proposât de pendre tous les physiciens engagés dans des recherches atomiques, et tel autre de mettre le monde à l'abri en mettant les savants derrière les palissades d'un camp de concentration.

Peut-être le paroxysme de cette clameur est-il passé. Mais les millions de signatures recueillies contre tout emploi de la bombe atomique révèlent encore le tremblement dont presque tous ont été saisis.

On ne peut s'étonner que bien des penseurs, portant même d'illustres noms (*Bernanos,* par exemple) ne se bornent pas à dénoncer le rythme trop audacieux de la recherche scientifique, mais qu'ils estiment nécessaire de condamner le principe même

de la libre recherche et de rejeter l'esprit même de la civilisation technique. Il faut arrêter diront-ils, la marche à la catastrophe, la marche à la destruction matérielle et à la désintégration morale. La direction dans laquelle un faux progrès nous entraîne est celle de notre perte... Il faut revenir sur nos pas...

Je l'avoue, je ne puis prendre très au sérieux ni les attaques dont la presse a fourni tant d'exemples et dont elle se fait encore l'écho, ni les appels alarmés de ceux que l'existence même de la science inquiète. Ceux dont viennent les attaques et les appels les prennent-ils vraiment au sérieux?

Dans un journal que j'ouvrais il y a quelques jours, la page de gauche offrait à ses lecteurs une maussade diatribe prenant aigrement à partie les savants irresponsables qui ne savent pas eux-mêmes où ils vont, mais la page de droite leur présentait, à propos d'une nouvelle découverte, l'éloge des héros de la science, — et les annonces recommandaient l'usage d'un produit hormonal miraculeux.

Il faut savoir juger la presse avec un sourire, dira-t-on. Mais les penseurs dont nous avons parlé font-ils beaucoup mieux? Renoncent-ils pour eux-mêmes aux avantages de la civilisation technique? Pourquoi décrire leurs critiques pressantes ou passionnées, renoncent-ils à se servir d'un stylo de bonne facture? S'alarment-ils de tourner le commutateur de leur lampe électrique?

La montre que je tiens est un produit hautement scientifique. Ceux qui nous demandent de revenir sur nos pas ont-ils jeté leur montre par la fenêtre ou loin dans le lac?

Ils n'y ont certainement pas même pensé. Et si la pensée pouvait leur en venir, il leur faudrait la chasser, comme une pensée vaine, et même ridicule.

« S'arrêter et revenir sur ses pas »: Quand et comment s'arrêter? Et jusqu'où revenir sur ses pas? L'âge idyllique, l'âge de la vie authentique et pleine était-il l'âge des cavernes? Et si nous décidions d'y revenir, ne faudrait-il pas commencer par nous battre, pour nous disputer les quelques cavernes que l'on connaît?

Encore une fois, il me faut l'avouer: ces critiques qui se donnent elles-mêmes un démenti, et ces appels impossibles à suivre, me font l'effet de pensées assez vaines. Il peut arriver que la flamme de la passion les fasse briller; elles restent pourtant étrangères au monde qui est le nôtre et dont notre existence ne peut pas s'évader.

*
* *

Peut-être pensez-vous, Mesdames et Messieurs, que mon dessein est de défendre la science avec une rigueur intraitable, de repousser avec intransigeance toutes les réserves que la recherche scientifique et l'éventail de toutes ses conséquences peuvent éveiller. La position que je viens de prendre semblerait assez clairement l'indiquer. Si telle n'était pas mon intention, pourquoi aurais-je traité de « vaines et de manquant de sérieux » les critiques dont je viens de vous parler, et qui ne sont certainement pas, — pour la plupart — de mauvaise foi?

Peut-être me voyez-vous déjà sous les traits d'un défenseur fanatique ou même d'un impérialiste de la Science. C'est cependant des dangers indéniables que la science engendre, que je vais encore vous parler. Peut-être avez-vous cru que j'allais reprendre ici la doctrine de la science créatrice du progrès, bienfaitrice de l'humanité et dispensatrice du bonheur: j'aimerais, au contraire, vous faire saisir que la recherche du savoir est une aventure dangereuse; qu'en s'engageant dans la voie des découvertes, qu'en sondant les mystères de la Nature, l'humanité s'expose à des périls d'une extrême gravité.

Mais veuillez croire, Mesdames et Messieurs, que je ne m'amuserai pas à un jeu paradoxal et que, même en contestant le sérieux des critiques dont on nous fatigue, mon intention était déjà de faire apparaître en leur vrai grandeur les risques auxquels les hommes de notre ère se sont exposés du fait même du développement de la connaissance scientifique.

Un film, tourné et projeté il y a déjà bien des années, va me fournir mes premiers éléments d'explication.

Sous nos yeux s'étend un paysage silencieux et tranquille, dont la sérénité éveille en nous une lente et mélancolique émotion. L'eau d'un étang reflète quelques nuages, et les saules qui le bordent laissent pendre leurs branches qui vont rejoindre leurs images renversées. Le miroir des eaux est à peine ridé par la course d'une araignée aquatique ou par l'éclatement de quelques bulles mystérieusement montées des profondeurs. Un promeneur solitaire s'approche et s'immobilise dans une muette contemplation. On imagine qu'il écoute monter en lui un hymne de reconnaissance et d'admiration envers le Créateur.

Soudain la scène change. La caméra a plongé dans l'étang, elle nous révèle ce qui se passe sous la surface tranquille où un ciel serein continue à se réfléchir. Une vie intense s'agite maintenant sous nos yeux. Des myriades d'êtres traversent l'écran,

semblant jouer à se poursuivre. Et c'est tout à coup le spectacle atroce de la lutte pour la vie qui nous est révélé. La poursuite n'est pas un jeu : chacun est à la poursuite d'un autre pour le dévorer. L'idylle n'est que le cadre d'une lutte générale sans merci où la vie des uns se paie par la destruction des autres.

Du point de vue cinématographique, ce film était excellent, du point de vue pédagogique, il atteignait certainement son but. Celui qui l'avait vu savait, désormais, ce que c'est que la lutte pour la vie. Mais faut-il penser qu'un tel savoir, qu'une telle révélation, apporte un véritable enrichissement de l'esprit et du cœur ?

Une révélation aussi brutale est un choc moral dont les conséquences ne sont pas calculables. Notre esprit n'est pas naturellement fait pour une vérité de ce genre. Il n'est pas du tout certain que tous les hommes soient assez forts pour la recevoir sans dommage. Il peut arriver, au contraire, que l'édifice moral que chacun de nous porte en lui en soit dangereusement fêlé.

Peut-être allez-vous penser que, en regard de la bombe atomique c'est un bien mince danger. Mais supposez que le spectacle de la lutte pour la vie conduise à formuler une doctrine générale selon laquelle la lutte de tous contre tous est la loi fondamentale de l'existence. Supposez que cette doctrine soit étendue à l'homme, aux hommes, aux peuples... La seule loi réelle et légitime est alors la loi du plus fort. Le vol et le meurtre sont alors légitimes, la guerre et l'extermination sont légitimes. Le droit du plus fort n'a donc pas de limite si ce n'est peut-être la loi du plus fourbe.

Mais n'avons-nous pas vécu cela ? Le monde entier n'en est-il pas encore faussé, jusque dans ses fondements moraux les plus profonds ?

Mon second exemple sera, lui aussi, tout à fait banal : au nombre des sciences, dira-t-on peut-être, il en existe une au moins dont aucun mal ne peut sortir, mais qui élève nécessairement et indubitablement l'esprit, c'est l'astronomie. Lorsque, dans une nuit sans lune, nous élevons nos regards vers les cieux tout parsemés d'étoiles, nous sommes saisis d'une admiration qui irait jusqu'à l'angoisse si elle ne nous prosternait pas en une religieuse adoration. En étudiant les astres, en observant les mouvements des planètes autour du soleil, en calculant à quelles infinies distances de nous sont les étoiles fixes et les galaxies, l'astronome ne sentira-t-il pas encore croître en lui ses sentiments d'admiration et d'adoration ?

C'est en observant les astres que les hommes conçurent pour la première fois avec netteté l'idée de la loi naturelle. « L'idée de loi, dit Bachelard, est descendue du ciel sur la terre ». L'image que l'astronome se fait du monde qui entoure notre terre est-elle à l'échelle de l'homme? Les sentiments humains, la confiance dans la vie, la foi dans les destinés de l'humanité peuvent-elles y trouver un aliment? Voici tout d'abord le système solaire avec ses planètes tournant avec une invariable régularité (avec une précision dont on ne sait s'il faut la dire merveilleuse ou implacable), autour d'un globe de matière incandescente. L'une d'entre elles, qui n'est ni la plus petite ni la plus grande est notre demeure. Autour de nous dans toutes les directions d'immences espaces vides nous séparent des premières étoiles, de celles qui forment la Galaxie, la Voie Lactée, dont notre soleil fait aussi partie. Plus loin, immensément plus loin, si loin qu'il faut un télescope pour qu'elles apparaissent à nos yeux comme de toutes petites taches lumineuses et immobiles, d'autres galaxies, d'autres nébuleuses, traversent des espaces incommensurablement grands. L'espace s'étend-il ainsi indéfiniment ou se ferme-t-il sur lui-même, comme certaines théories cosmogoniques le prétendent? Peu importe. Dans les deux cas l'image que l'astronome a des cieux est essentiellement la même: des espaces effroyablement grands, parsemés ici et là de traînées, d'amas, de condensations de matière incandescente ou refroidie, dont tous les mouvements sont régis par des lois éternelles. Notre demeure, la terre, n'est qu'un point perdu dans cette immensité. On comprend que Pascal devant ce spectacle ait dit: « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ».

Dans tous les sens, une œuvre qui semble parachever nous entoure, une œuvre dont les dimensions confondent notre imagination, dont la structure confond notre raison, — mais où la place du Créateur n'apparaît nulle part.

Vous savez ce que c'est qu'une cosmogonie: c'est un essai d'expliquer la genèse du monde, dans son ensemble ou dans l'une de ses parties, à partir d'hypothèses convenables. Le Système du Monde de Laplace, par exemple, est un essai cosmogonique qui explique comment la condensation d'une nébuleuse pourrait donner naissance à un système tel que notre système solaire. On fit observer à Laplace que le mot de Dieu ne se trouvait pas dans son essai: « C'est, répondit-il, que je n'avais pas besoin de cette hypothèse ».

J'ai fait observer, ailleurs, que cette réponse ne doit pas être nécessairement interprétée comme une profession d'athéisme. Elle exprime simplement une situation de fait. Ce que l'astronome découvre dans la profondeur des cieux, ce n'est pas la volonté explicitement formulée d'un Créateur, ce n'est pas un message dont le sens apparaîtrait immédiatement et directement à une conscience humaine, mais des lois naturelles responsables des mouvements des corps célestes.

Récemment, le chanoine Lemaître a présenté une nouvelle cosmogonie dans son ouvrage intitulé « *L'Atome primitif* ». Le monde y naît de l'explosion d'un immence atome primitif, — comme si une effroyable bombe atomique avait sauté à l'origine des temps. De cette hypothèse, si étrange soit-elle, le monde actuel semble pouvoir être déduit sur la base des lois naturelles déjà connues. On pourrait, si l'on voulait, interpréter la fulguration initiale de cette théorie comme marquant le point d'intervention du Créateur. Il n'en resterait pas moins que l'évolution du monde serait ensuite abandonnée à la domination des forces naturelles et impersonnelles.

Dans cette perspective, quel est le rôle de l'homme, de sa raison, de sa morale? Ne doit-il pas se sentir jeté dans le monde (pour reprendre l'expression des existentialistes) dans un monde qui lui est étranger, auquel sa présence seule et sa libre volonté d'engagement conféreront une signification humaine.

Tous les esprits sont-ils préparés à recevoir un message aussi dépouillé d'humanité? « Il n'est pas certain, dit Jean-Rostand, que la fragile âme humaine soit faite pour supporter le climat polaire de la science ».

L'astronomie ne trace-t-elle pas, ici, un chemin qui va de l'émotion naturelle et bienfaisante jusqu'à l'angoisse d'un isolement cosmique et sans remède?

Je ne veux pas allonger la liste de mes exemples. Il en est cependant un troisième que je ne voudrais pas complètement passer sous silence. En bien des points de notre Jura, le promeneur peut découvrir des pétrifications. N'est-ce pas un plaisir simple et sain de les recueillir et de laisser son esprit remonter les temps passés jusqu'aux époques où vivaient ces animaux que la fuite des siècles a transformés en pierres? C'est ainsi qu'on fait les premiers pas vers la découverte de l'évolution générale à laquelle tout le règne vivant est soumis. Au cours des âges, les espèces végétales et animales se sont succédées, s'engendrant les unes

les autres. L'existence d'une longue chaîne animale, dont bien des anneaux ont disparu et dont d'autres ont subsisté, semble aboutir à l'apparition de l'espèce humaine.

Dans cette perspective, l'espèce humaine n'occupe-t-elle pas une place priviligiée, une place à part, essentiellement différente de toutes les autres? Elle occupe, certes, et de loin, la place la plus haute. Mais avant son apparition, une autre espèce occupait aussi, de loin, la place la plus haute.

La science géologique replace l'espèce humaine dans la lignée animale, à un rang exceptionnellement élevé, il est vrai, mais sans que le lien d'une solidarité génétique avec toute la lignée animale ait été rompu. L'homme est seulement le dernier terme de la ligne d'évolution qui passe par lui.

L'homme pourra-t-il sûrement faire servir à son bien la révélation de la loi d'évolution qui a modelé le règne animé et qui, — nulle raison ne permet de penser le contraire, — s'exerce encore sur lui? Cette vérité peut-elle entrer en lui sans troubler l'équilibre naturel de ses sentiments?

* * *

Il n'y a pas besoin d'être un grand savant pour comprendre les trois exemples que je viens de citer. Il n'y a pas de couche de la société où n'ait pénétré au moins quelques idées concernant la lutte pour la vie, la stucture du monde et l'évolution des espèces. Vous me direz que ces connaissances ne peuvent pas et ne doivent pas être cachées, que les masses ont aussi le droit d'être éclairées, que la vérité est un bien commun, et que ce serait une immense injustice que d'établir un privilège de la connaissance.

Je me garderai de dire le contraire. Et pourtant, il faut bien répondre que la connaissance n'est pas simplement un bien qu'on amasse, un bien en soi, indépendamment de toutes circonstances. Les trois exemples de tout à l'heure, — pris entre cent autres possibles, — ont précisément pour but de faire saisir jusqu'à quelles profondeurs intimes vont les dangers dont le progrès de la connaissance est inséparable. On a tant parlé de la bombe atomique que la plupart des gens s'imaginent que les plus grands périls viennent des connaissances dont seuls certains spécialistes ont le secret. Tout irait bien, pensent-ils souvent, si l'on pouvait « neutraliser » les porteurs de ces connaissances spécialement néfastes. Mais le risque ne sort pas seulement de la physique atomique et nucléaire, ou de la chimie des gaz toxiques, ou

de certaines études bactériologiques. Le risque, un risque peut-être encore plus grand, est déjà lié à la connaissance qu'on vulgarise. Une civilisation peut être attaquée du dehors et succomber. L'histoire en offre des exemples frappants. Mais elle peut être attaquée du dedans, par la dégradation des valeurs morales qui l'animent. Il peut arriver que l'affaissement intérieur prépare le chemin de la défaite extérieure. De ce cas aussi, l'histoire nous offre des exemples. Et qui sait, tout compte fait, si le seul danger mortel qui puisse menacer une grande civilisation n'est pas celui qui la mine de l'intérieur?

La bombe atomique est en quelque sorte une menace extérieure. J'ai tenu à faire passer sous vos yeux quelques exemples d'une menace intérieure évidente. Car ce que je voulais montrer, c'est que le danger ne consiste pas uniquement à pratiquer une connaissance accessible seulement à quelques initiés, mais que le péril est dans la science elle-même, dans toute science, comme la foudre est dans le nuage.

Mais, s'il en est ainsi, objectera-t-on, pourquoi donner tort à ceux qui s'alarment, à ceux qui affirment que la catastrophe est au bout du chemin que nous suivons, à ceux qui demandent qu'on fasse demi-tour et qu'on revienne sur ses pas? Pourquoi dire que leurs critiques et leurs appels manquent de sérieux? Ne faudrait-il pas, au contraire, les écouter? Et les suivrent?

Les suivre? Ils ne savent pas eux-mêmes comment il faudrait s'y prendre pour revenir en arrière.

Il ne suffit pas d'avoir un juste sentiment des dangers auxquels la recherche du savoir nous expose. Il y a encore une autre chose à comprendre, qui vient compléter la première et lui donner sa véritable signification. C'est, tout simplement, que nous n'avons aucun moyen de revenir sur nos pas.

Quelque soit le point de vue d'où l'on examine notre situation dans le monde, nous nous voyons condamnés au savoir.

L'esprit de la recherche n'est pas une habitude superficielle qu'on puisse rejeter le jour où elle devient gênante. Il est en nous comme un instinct profond. Comme le poisson nage et comme l'oiseau vole, nous observons et nous inventons. Comme tel animal se sert de ses crocs et de ses griffes, et tel de sa vue perçante, dans sa lutte pour son existence, nous nous servons de ce que nous avons su comprendre et deviner. Ce n'est pas sans raison que notre espèce s'appelle l'homo sapiens.

Mais je ne veux pas examiner quelles seraient les conséquences, pour les individus et les communautés, pour les villes et pour les peuples, de l'abandon ou même seulement de la stagnation des connaissances sur lesquelles, de près ou de loin, la vie de tous les hommes civilisés repose. Je me bornerai à poser une seule question, une question brutale certes, mais qui met fin aux discussions stériles :

Qui fera le compte des « âmes » à sacrifier pour revenir à une organisation moins scientifique de la société, et qui choisira les victimes ?

La vérité, ce n'est pas seulement que la connaissance a ses dangers, c'est aussi que l'ignorance a également les siens.

Mais c'est surtout que la nécessité de connaître est la loi de notre existence, aussi bien de notre existence individuelle que de l'existence des sociétés. De tous les dangers qui nous menacent, celui de renier la connaissance est certainement le plus immédiat et peut-être le plus grand.

Notre sort c'est de connaître et d'en subir les dangers. Faut-il dire que c'est là une rude vérité ? Veuillez y songer : Quelqu'un a-t-il jamais fait à personne la promesse d'une existence sans péril ? Toutes les existences, quelles qu'elles soient, sont sous le coup de mille menaces. Et combien y succombent avant leur terme naturel.

Pourquoi faudrait-il que l'exercice de la science soit sans danger ? Et pourquoi ces dangers devraient-ils nous être automatiquement épargnés ?

Et puisque notre sort est de connaître, sachons aussi que l'homo sapiens court, dans le monde où il a été jeté, une très périlleuse aventure : celle de la poursuite du savoir.

Prenant conscience des dangers qui sont cachés dans l'évolution même qui nous entraîne, plusieurs penseront peut-être : « Nous sommes perdus. Cette aventure ne peut finir que dans la ruine de nos espoirs. Nous l'avions pressenti, notre espérance était d'y échapper par un énergique sursaut, et par un retour à moins de science et plus de bonheur. Si cet espoir nous est enlevé il ne nous reste aucun espoir ».

Faut-il répondre que, quoi qu'il arrive, l'existence et même la primauté de l'espèce humaine est assurée sur cette terre ? Je n'en jurerais pas.

Avant l'espèce humaine, d'autres espèces ont peuplé la surface du globe, d'autres espèces dont il ne reste que des fossiles ; — avant notre civilisation, d'autres civilisations ont érigé leurs monuments, dont il ne reste que des ruines. Pourquoi une espèce disparaît-elle ? Pourquoi une civilisation s'évanouit-elle ?... Mais si l'on y songe, ce qui doit nous étonner, ce n'est pas qu'une espèce disparaisse, mais qu'elle puisse subsister ; ce n'est pas qu'une civilisation se perde, mais qu'elle puisse durer.

Mais que faut-il en conclure, pour ce qui nous regarde individuellement et collectivement ? Sommes-nous entraînés, comme un fétu par les eaux d'un fleuve, par l'évolution de l'espèce humaine sans rien pouvoir tenter pour notre sauvegarde et pour le destin de notre espèce ? Ne sommes-nous appelés à la connaissance que pour avoir la conscience de notre impuissance, — et peut-être de notre ruine ?

*
* *

Mesdames et Messieurs, j'aimerais vous prier de ne pas vous méprendre sur mes intentions. Je vous ai dressé, jusqu'ici, un tableau très sombre des destinées de l'homo sapiens. J'ai cherché à vous faire sentir toute la naïveté et toute la fausseté d'une doctrine du progrès qui s'engage aveuglément à la poursuite du savoir, pensant que c'est là un chemin qui ne peut manquer de conduire à notre bonheur et à notre salut. Le chemin de la science ne nous ramène pas au paradis terrestre. Ce chemin n'évite pas certains risques dont la gravité peut être appelée existentielle. J'ai tenu à ne pas laisser ces risques dans l'ombre. Mais veuillez bien croire que, même en parlant ainsi, je ne renie pas ma qualité d'homme de science. Je reste, au contraire, du côté de la recherche scientifique et dans le camp du progrès technique. Peut-être cette affirmation vous surprend-t-elle après l'analyse que je viens de vous présenter. Mais cette analyse ne révèle qu'un côté du problème. Il me reste à parler de l'autre côté, où la science, sans être la garantie d'un bonheur sans risque (et peut-être sans profondeur) n'en joue pas moins le rôle d'une vigie existentielle.

Pour moi, qui voit comme par le dedans l'exposé que je vous fais en cet instant, la situation dans laquelle je me trouve maintenant me paraît étrangement significative. Car mes explications elles-mêmes donnent l'exemple (ce qu'on pourrait appeler un modèle en petit) des risques dont je viens de parler. Que venons-nous de faire ? Nous venons de procéder ensemble à une certaine étude de l'esprit de recherche. Nous pouvons en parler

maintenant en meilleure connaissance de cause. Et quel en est le résultat? Notre confiance en nous-même en a-t-elle été assurée? L'esprit de recherche, disions-nous, est en nous comme un instinct profond. Cet instinct nous apparaît-il maintenant plus sûr? C'est au contraire, à une crise de confiance que notre étude nous a conduit. Dans la forme même de cet exposé, il y a comme un écho de nos préoccupations générales.

Il en sera encore de même dans une sorte de retournement de la perspective qui va s'opérer maintenant. Il est un moyen de rétablir l'esprit de recherche dans la valeur qui lui est propre: c'est de pousser la réflexion encore d'un pas plus loin. Certes, nous ne retrouverons jamais l'intégrité et la naïveté de notre confiance dans la doctrine du progrès par le savoir. Le progrès de notre savoir nous a lui-même guéri de cette illusion. Il nous reste à nous guérir de la désillusion. Le remède est encore une fois, dans une vision plus juste des choses.

En nous se fait ainsi l'écho, se projette ainsi le reflet, en ce moment même, de la périlleuse aventure dans laquelle l'homo sapiens est engagé.

Une image se présente à mon esprit: Sur le fleuve aux rivages invisibles, sur le fleuve noir du temps, la barque humaine glisse. Le courant l'entraîne sans espoir de retour. Passagers incertains quelle est notre mission? C'est d'abord de veiller, à l'avant du bateau, à éviter le récif ou l'écueil pour que le voyage ne prenne pas prématurément fin.

En d'autres termes, s'il est vrai que nous sommes jetés dans une aventure à laquelle il ne nous est pas possible de nous soustraire, nous n'y sommes cependant pas livrés totalement sans défense. Il nous reste à reconnaître et, si possible, à sauvegarder les conditions pour que l'expérience puisse être poursuivie. Quelles sont ces conditions? Sont-elles à la portée de notre savoir? C'est de ce côté que je voudrais maintenant diriger la réflexion.

Veuillez, Mesdames et Messieurs, revenir par la pensée à l'immense phénomène naturel que représente l'évolution de tout le règne animé. Je viens de l'évoquer devant vous. Chaque être vivant occupe sa place, ou l'a occupée, dans la succession des êtres qui ont peuplé notre globe. Mais les êtres vivants ne se remplacent pas invariablement les uns les autres, certaines espèces disparaissent et d'autres apparaissent. Pris dans son ensemble, le règne animé évolue... L'espèce humaine est la dernière espèce animale apparue, la dernière création dans une certaine ligne

d'évolution. J'aimerais à la fois replacer l'homme dans cette perspective et me demander par quels caractères il s'y distingue. Une première réponse se présente presque d'elle-même. L'homo sapiens ne se distingue-t-il pas des autres êtres animés (comme son nom l'indique) par le fait même de son savoir, ou plus précisément par sa capacité de transformer son expérience en savoir? Mais cette première réponse est parfaitement insuffisante; il suffit de lever les yeux sur le monde réel pour s'en apercevoir. Pour ce qui est du savoir, nous n'en sommes pas les seuls dépositaires. Nous n'essayerons pas de compter les espèces qui, sur tels ou tels points, manifestent un savoir qui nous dépasse et même qui nous confond. L'abeille, le termite, le pigeon voyageur, (pour ne citer que les exemples qui viennent à l'esprit de chacun) pourraient encore être nos maîtres en bien des matières. Et peut-être y a-t-il, en chaque espèce particulière, un certain ensemble de connaissances qu'elle ne partage avec aucune autre, mais qui sont son bien propre et naturel.

Et pour ce qui concerne l'expérience, l'homo sapiens jouit-il vraiment d'un privilège essentiel? Un vieux corbeau, par exemple, en sait infiniment plus long qu'un jeune corbeau. L'expérience d'une longue vie informe certainement sa conduite. — Et pourtant nous n'avons pas encore entendu parler d'une civilisation des corbeaux.

Le seul savoir n'est donc pas le propre de l'homme. Il y a en celui-ci, pour le distinguer au sein du règne animé, autre chose que sa seule faculté d'être ouvert à sa propre expérience. Ne serait-ce pas de savoir qu'il sait, — de le savoir imcomparablement mieux que tous les autres êtres de la création.

A cet instant de mon exposé, ma pensée se reporte vers Elie Gagnebin que nous venons de perdre, mais dont la mort n'a cependant pas réussi à nous séparer. Géologue et paléontologue, il portait en lui ce que la géologie et la paléontologie ont su reconstituer de l'histoire de la terre et des êtres qui s'y sont succédé. Mais sa nature d'artiste et de philosophe le ramenait toujours vers l'homme, et vers les valeurs humaines. Y a-t-il, dans l'histoire des êtres, dans le spectacle de leur évolution, un message qui regarde l'homme; — un message qu'un savoir approfondi permettrait d'y lire? Ne devrait-il pas être possible d'en tirer quelques indications essentielles quant à nos propres fins et quant à nos propres devoirs, envers nous-mêmes et tout ce qui nous dépasse. Cette question résumait l'une de ses principales préoccupations.

Il y a une réponse écrite en clair pour celui qui sait la voir, disait-il encore au Congrès de philosophie de Rome en 1946, une réponse de caractère morphologique et physiologique d'abord, mais qui trouve immédiatement sa traduction morale. Visiblement, l'évolution s'est effectuée (et s'effectue peut-être encore) dans le sens d'une mise en valeur et d'une prépondérance du système nerveux. Cela ne signiefie-t-il pas que l'évolution se fait, d'un point de vue moins strictement somatique, dans le sens d'une libération du spirituel?

C'est une idée semblable que j'aimerais poursuivre. L'évolution s'est-elle arrêtée à l'homo sapiens? Celui-ci représente-t-il le terme ultime de la ligne le long de laquelle il a été atteint, le terme qui ne sera désormais jamais plus dépassé? La stabilité de notre forme biologico-somatique, dans des conditions d'existence extrêmement mouvantes, pourrait nous le faire admettre. Mais notre forme somatique, c'est-à-dire notre corps et toutes ses façons d'être et de fonctionner dans le monde de la matière et de l'énergie, n'est qu'un aspect de notre être total. L'aspect moral en est un autre. Chacun de nous n'a pas seulement une apparence somatique, mais encore une forme morale et spirituelle. Et peut-être nos créations, des créations artistiques les plus immatérielles aux créations techniques les plus matérielles, ne sont-elles que des manifestations de notre vie non-somatique.

Je n'hésite pas à penser que, si la Nature (qu'on me permette d'employer ce mot qui peut tout évoquer) renonçait à des mutations corporelles qui prolongeraient la ligne d'évolution au delà de notre espèce, l'évolution n'en continuerait pas moins sa progression par nous et à travers nous.

Les forces évolutives ou créatrices qui appellent espèces après espèces à l'existence ne modèlent pas seulement ce qu'on pourrait appeler la substance somatique des êtres, elles ont prises aussi sur leur substance psychique. Elles savent apporter à certains problèmes d'existence des solutions variées où le psychique vient parfois suppléer le somatique. Encore une fois, la forme psychique d'un être n'est pas d'une réalité moindre que sa forme somatique, et tout autant que celle-ci elle peut différencier une espèce d'une autre. Dans cette voie, je crois qu'il faut aller encore passablement plus loin. Toute société d'êtres animés se présente aussi, par certains aspects, comme un être animé ayant ses façons d'être. Et ses façons d'être sont, encore une fois, comme une substance sur laquelle les forces évolutives ou créatrices ont le pouvoir de marquer leur empreinte.

Or d'innombrables indices semblent montrer que, chez les hommes et dans les sociétés humaines, c'est vers le champ non somatique que se porte l'immense expérience évolutive à laquelle la nature entière semble être livrée. Ce qui s'y éprouve, par l'existence et ses luttes, ce n'est plus la forme d'une griffe ou l'efficacité d'un œil, mais des valeurs morales ou sociales, des formes psychiques ou spirituelles.

Je sais quels arguments on pourrait tirer contre ma thèse de la période historique que nous traversons. On ne mettra pas en doute qu'elle nous ait offert le spectacle de graves perversions morales, que le reniement de certaines valeurs humaines fondamentales ait dépassé toutes les craintes et toutes les mesures et qu'à peine relevées ici, ces valeurs se trouvent ailleurs menacées et renversées à nouveau. Je n'ignore pas les raisons qu'on peut avoir de parler d'un fléchissement général des valeurs spirituelles, je ne crois pas cependant que ces raisons aillent assez profond. Pour mon compte, elles ne me détournent pas de la conviction que, dans l'homme et par l'homme, c'est tout spécialement dans le champ phsysique, moral, social et spirituel, que l'impulsion évolutive a débouché. Je n'hésite même pas à penser, faisant encore un pas de plus dans cette direction, que par l'éveil à la conscience de soi, l'homme est en quelque sorte appelé à collaborer avec les forces naturelles.

Je n'aimerais pas, Mesdames et Messieurs, laisser ce dernier point sans explications, car c'est lui qui va nous conduire à la liberté, qui est maintenant toute proche, mais dont je n'ai pas encore dit un seul mot.

Je me demandais tout-à-l'heure si le propre de l'homme n'est pas de savoir qu'il sait, de savoir se retourner vers ce qu'il sait pour le juger, pour le reprendre en conscience. Je voulais attirer par là votre attention sur le fait que le savoir ne reste pas, chez l'homme, un savoir instinctif dont il pourrait avoir la possession sans en avoir la conscience. D'une partie au moins de ce qu'il sait, il sait qu'il le sait. La science est un savoir qui prend conscience de soi, qui prend conscience de ses méthodes.

Au niveau de la science, l'homme n'est pas seulement donné au monde, mais par la science, le monde est aussi donné à l'homme, du moins partiellement. Bien plus, par le savoir qu'il a de lui-même, l'homme est donné à l'homme tout autrement qu'il ne l'est par la conscience immédiate de lui-même. Au delà de sa propre personne, c'est la nature qui est en lui qui monte à sa conscience. Or, savoir égal pouvoir. Chacun le sait, la science

ouvre à l'homme la possibilité d'une action consciente dans la nature qui l'entoure; ce qu'il est ici plus important encore de remarquer, c'est qu'elle lui ouvre la possibilité d'une action consciente sur la nature qui est en lui. En un double sens, l'homme devient ainsi artisan de lui-même: Deux voies lui sont offertes pour revenir à lui-même, pour agir sur lui-même, pour se transformer lui-même. L'une est celle de la conscience de soi. C'est celle de la réflexion sur soi-même, de la connaissance de soi et de l'effort de la personne pour se transformer elle-même. L'autre est celle de la connaissance de la nature et de ses lois, et de la mise en action de cette connaissance. Que la science mette l'homme en mesure d'agir sur la nature qui est en lui ou sur la nature qui l'entoure, c'est finalement toujours lui-même qui se trouve atteint.

Ces deux voies sont ouvertes à l'homme en tant qu'individu, elles le sont aussi aux êtres que sont les communautés humaines. Elles le sont enfin à l'espèce homo sapiens et à sa descendance.

Nous avons cherché à ne pas séparer l'homme du monde naturel dont il fait partie, à l'apercevoir à sa place au sein du règne animé, à ne pas le retrancher du grand courant de l'évolution... Que pouvions-nous attendre d'une telle intention? On évoque souvent le combat de l'homme avec la nature, l'homme ne cherchant à deviner les secrets de la Nature que pour s'affranchir de toutes les entraves, pour triompher de toutes les pesanteurs et réaliser enfin l'idéal de l'homme total et de la société parfaite. L'homme de cette perspective est illustré par le mythe de Prométhée: le feu que Prométhée a dérobé aux dieux, n'est-ce-pas la connaissance que l'homme prométhéen a arraché à la Nature? Ce savoir ne met-il pas une angoisse à notre flanc? Le destin de l'homme prométhéen peut-il s'accomplir autrement que dans la rébellion et par la rébellion envers la Nature?

Eh! bien non, l'image de l'homme à laquelle notre réflexion nous amène n'est pas celle de *cet* homme prométhéen. C'est, au contraire, celle d'un être appelé à collaborer avec la nature en vue de son propre progès. L'homme n'est qu'en apparence l'adversaire des forces naturelles; la nature semble, au contraire, s'incorporer en lui pour tenter avec lui et par lui la grande avanture de l'être conscient. L'aventure est périlleuse, nous le savons. L'aventure doit être poursuivie, nous l'avons compris. Il nous reste à comprendre ce que nous pouvons faire pour qu'elle ne soit pas interrompue, et quelles conditions il est en notre pouvoir de satisfaire pour qu'elle se poursuive.

*
* *

Maintenant, la perspective s'éclaire. Nous ne distinguions pour commencer que les dangers auxquels la science nous expose, individuellement et collectivement. Nous avons maintenant une idée plus juste et plus complète du rôle qui lui revient, de sa fonction inaliénable. Toute activité doit se compléter d'un savoir capable de l'informer et de la guider. Qu'on veuille bien songer à ceci, qui me paraît être le point crucial de toute la question : dans la mesure même où une activité devient consciente, il doit en être de même du savoir qui doit la guider. L'éveil à la conscience doit nécessairement s'accompagner d'un éveil à la science, si ce ne doit pas être un éveil à une existence compromise d'avance. Science et conscience s'appelle et se réponde. Le savoir sous toutes ses formes, prises en conscience de la nature en nous et autour de nous, reprise en conscience de nous-mêmes, connaissance de notre situation, et, de façon peut-êtrc plus pressante encore, conscience des dangers et des obligations que cette situation comporte, tout celà est le moyen cardinal qui doit être mis à notre disposition si le jour de la conscience ne doit pas s'élever en nous sur une existence impuissante.

Nous sommes condamnés au savoir, disions-nous plus haut. Cette condition s'explique, elle n'est que le revers de l'appel au progrès spirituel. Ceux qui estiment que notre salut pourrait être assuré par une défense d'en savoir davantage se trompent doublement : en imaginant tout d'abord que nous avons droit à une existence complètement assurée, en ne comprenant pas que toute existence est constamment en péril, que la volonté même de conjurer toutes les menaces en évoque inévitablement d'autres, et que le fait même de ne pas s'ouvrir à l'idée de notre incurable fragilité n'est pas le moindre des périls.

Ils se trompent ensuite en pensant que la science puisse être maintenue dans de justes limites par des interdictions plus ou moins arbitraires, que son élan trop précipité puisse être freiné par des mesures prises plus ou moins au hasard. Comment un esprit qui s'aveuglerait volontairement pourrait-il être capable de juger où finit le rôle inaliénable d'un savoir nécessaire et où commence les excès d'un savoir anormal ? Il n'y a pas ici de juge authentique autre qu'un esprit éclairé par ce savoir lui-même, qu'un esprit muni d'un savoir encore plus affiné par la reprise en conscience de son savoir. Le seul juge authentique, c'est un esprit ayant la liberté de s'examiner lui-même.

Il me semble que, maintenant, l'une des conditions que nous cherchons se révèle clairement, — l'une des conditions à ne pas négliger pour que la poursuite de l'aventure humaine reste possible. Il ne peut être question de songer à une DÉFENSE D'EN SAVOIR DAVANTAGE. Il ne faut pas même songer à poser telles ou telles interdictions partielles qui fermeraient certaines directions de la recherche. La connaissance, une connaissance en progrès, est l'un des moyens par lesquels le destin de l'homo sapiens s'accomplit. Il ne faut donc pas que ce chemin lui soit barré.

Voici donc la condition dont je parlais tout-à-l'heure : le chemin du savoir doit nous rester ouvert.

Et maintenant, les conséquences se précipitent : ceux qui ont tant soit peu pratiqué une discipline scientifique savent bien qu'il n'y a pas d'activité scientifique sans un certain minimum de liberté de pensée, — et même sans un certain minimum de liberté tout court. Pour savoir observer un fait, il faut être pour le moins libre de penser qu'il pourrait ne pas arriver.

Mais le savoir qui doit nous rester accessible n'est pas seulement la connaissance scientifique au sens étroit du mot. C'est tout ce que nous avons désigné par les mots de « reprise en conscience renouvelée de notre connaissance du monde et de nous-mêmes ». Chacun ne voit-il pas du premier coup que cette reprise en conscience ne peut avoir de signification, de validité, que sous la garantie d'une complète sincérité.

Mais la sincérité elle-même a besoin d'être garantie. La sincérité peut être aveugle ou aveuglée. Ce n'est pas de cette sincérité là que nous avons besoin. Pour qu'il vaille la peine d'être sincère, il faut au moins que la liberté de penser soit elle-même sincèrement respectée.

Vais-je conclure que toute pensée, la pensée scientifique y comprise, doit-être laissée absolument libre et qu'aucune entrave ne doit lui être apportée ? Celui qui attendrait cette conclusion m'aurait mal compris. Je ne plaide pas la cause d'une pensée qui se refuserait à subir l'épreuve des faits. Je veux simplement dire qu'il est *au moins* une liberté qui tient si profondément à notre être qu'on ne saurait la supprimer sans trancher le fil même de notre destin :

la liberté que la pensée doit avoir de s'éprouver sincèrement.